

Un homme est assis

Autor(en): **Meuron, Jean Léonard de**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **32 (1986)**

Heft 9

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Poème népalais

Observer le silence
Observer ensuite, fixement, le blanc
de ses yeux
Le battre en neige
En saupoudrer l'Annapurna

Un homme est assis

Cette nouvelle a été écrite - alors -
par un Suisse de l'étranger
le 14 avril 1983
à Tiger Tops, Népal

Un homme est assis.

Cette constatation, qui pourrait difficilement être plus vague, laisse libre cours à l'imagination brodeuse du lecteur, pour peu qu'il en ait, ou éveille en lui, soucieux du détail, l'exigence intempestive d'une description précise de la scène qu'une simple phrase ne saurait que laisser floue en son esprit.

L'homme a-t-il les jambes croisées ? Fume-t-il une pipe de Bruyère ou un cigare de Havane, prise-t-il du tabac hollandais ? Quelle est son apparence physique ? Est-elle avenante ou monstrueuse et cadavérique ? A quoi songe-t-il ? Quel but poursuit-il dans cette position assise ?

Ces questions, justifiées sans doute dans un monde mathématique et individualiste, ne trouvent ici pas de réponse. Car s'il s'agit d'« un homme », c'est qu'il pourrait aussi bien être question d'un homme autre et qu'il ne s'agit nullement d'une femme. Et si la phrase va jusqu'à dire que l'homme est assis, cela signifie qu'il est non pas debout, couché ou à quatre pattes, mais bien assis.

A savoir si l'homme est conscient de sa posture, s'il vit cette position assise, s'il en comprend le sens profond et la conséquence directe... Cela est peu probable. Car s'il est assis, c'est qu'il « a été assis ». Le

sujet présumé n'est somme toute qu'un objet.

C'est un homme sans nom, ou plutôt, au nom interchangeable et sans importance. Quand il se lèvera, quand il « aura été levé », devrions-nous dire, sa démarche sera anodine, quand il parlera, quand on le fera parler, sa voix sera blanche et sans accent. Les mots préférés n'auront pas d'importance.

A l'observer dans sa position assise, floue et inexplicable, à le voir exister, « être existé, consumé », il nous apparaît comme un pion anonyme qu'une main étrangère bouge sans cesse sur un damier de fortune — une balle éponge qui rebondit sans relâche sur les parois de sa boîte hermétique — un de ces minuscules points noirs que, du haut des tours, l'on voit se mouvant agglomérés les uns aux autres et que l'on nomme « hommes » en les désignant du doigt.

Après ce bref intermède, visant à donner au lecteur un aperçu léger des lois régissant et sévissant dans le monde de notre propos, nous reprenons le cours de notre récit. Cette entreprise comporte, nous en convenons, un danger certain pour le lecteur et pour l'auteur car, comme pour tout cours d'eau important, il vient toujours un temps où le cours du récit doit se jeter dans l'immensité d'un océan noir et indomptable.

Un homme est assis. Bientôt, il se lève. Il marche. Il mange. Il parle. Il marche. Il mange. Il parle. Il se couche.

Bientôt, il se lève. Il marche. Il mange. Il parle. Il marche. Il mange. Il parle. C'est au cours d'une de ces journées planifiées, minutées par la routine que notre homme fit, sous l'influence de l'énergie cosmique, une expérience qui provoqua un

tourning décisif dans son existence — ainsi que dans le cours de notre récit — et que James Joyce appellerait « épiphanie ».

Les nuages oranges et crémeux, percés çà et là par les rayons du soleil, projetaient alors des faisceaux argentés à travers le bleuté de l'espace. Comme d'accoutumée, la terre tournait sur elle-même d'un mouvement giratoire et décrivait une ellipse élégante autour de la masse du soleil. Les étoiles filantes filaient sans relâche et les sept sphères résonnaient harmonieusement.

Au sol, plongé dans cette atmosphère céleste, l'air stagnait, lourd du gargouillis de la rivière au tournant de laquelle se tenait... un homme.

Un homme avait dormi. Bientôt, il s'était levé. Il avait marché. Et maintenant, il avait faim et n'avait rien à se mettre sous la dent. Devant tant de beauté, devant l'opulence infinie de ces astres dansants, devant la fraîcheur de ces mets scintillants, l'homme ne put désobéir aux lois routinières de sa vie qui lui ordonnaient de se nourrir.

Le miracle se produisit : son regard morne et éteint s'illumina soudain d'une lueur vitale et tendant les bras vers le ciel embrasé, les doigts écartés pour le mieux caresser, il mordit à pleine dent dans les grappes d'étoiles, avala le lait ambiant, se rassasia de ces Nourritures Célestes. La terre, qu'il ne connaissait pas auparavant, l'aidait à présent dans son ascension, l'élevant vers les cieux de sa chair amoureuse.

Ensuite, il parla. Mais pour ne dire plus aucune banalité. Il parla de la Terre et du Ciel et d'un homme nouveau, né du mariage de ces derniers, d'un homme connaissant la saveur de la vie, la sensation du sable sous ses pieds et du vent dans ses cheveux, d'un homme appelé Jonathan, car dès lors, son nom avait pris de l'importance.

Jean Léonard de Meuron